

● // GIANNI GASTALDI

Né en 1980

Vit et travaille à Paris

O U V E R T U R E

Dans l'un de ses innombrables récits, Borges attribue aux Grecs la possession d'un labyrinthe « invisible, incessant », parce que seul formé d'une ligne droite. On sait combien cette image fascinait Deleuze, qui y voyait, peut-être sans se tromper, la pure ligne du temps libérée enfin de l'assujettissement des articulations spatiales. Mais la ligne droite, dans sa sévérité et sa marche infatigable, ne semble pas être la seule impasse que le fil d'Ariane aurait à dénouer dans un univers dont Borges serait le demiurge. On y trouve aussi un roi de l'Arabie qui, pour se venger du roi babylonien qui avait tourné en dérision sa simplicité en l'enfermant dans un subtil labyrinthe, a ravagé les royaumes de Babylonie et capturé son roi. Après l'avoir emporté dans une longue chevauchée, le roi des Arabes s'adressa enfin à son prisonnier : « Ô, roi du temps et substance et chiffre du siècle!, en Babylonie vous avez voulu m'égarer dans un labyrinthe de bronze avec maints escaliers, portes et murs ; maintenant le Puissant a bien voulu que je vous montre le mien, où il n'y a pas d'escalier à monter, ni portes à forcer, ni fatigantes galeries à parcourir, ni murs vous interdisant le passage. » Et en lui détachant les ligatures, l'abandonna au milieu du désert...

L'artiste est un constructeur de labyrinthes. Les escaliers, les portes et les murs de tout type constituent son plaisir et sa tâche. Il les encourage et les critique avec la même ferveur, il les bâtit en bronze, en bois, en papier, en idée. Il les marque de traits et de couleurs, de sons et de silences, autant d'indices tantôt pour offrir des pistes, tantôt pour fourvoyer le spectateur avisé. Le philosophe aime les labyrinthes. Il édifie son héroïcité à force de monter des escaliers, de forcer des portes, de parcourir des galeries et de braver des murs. Il dresse et redresse des plans et des cartes, il imagine des boussoles de plus en plus subtiles, il va jusqu'à changer les règles mêmes du jeu. Ce qui fait que, dans les recoins de l'espace infiniment articulé des labyrinthes, artistes et philosophes nouent une entente aussi secrète que la défiance qui informe leurs regards réciproques.

Aussi, l'espace pur, dans sa désarticulation souveraine, dans son règne sans limites et sa nudité vierge et inaliénable où même la ligne droite n'a pas de prise, est-il, pour le philosophe comme pour l'artiste, plus redoutable que l'arrangement le plus minutieux de distances et de parcours. Devant cet espace, ou mieux, à l'intérieur de cet espace, escaliers, portes et murs se fondent et se défont instantanément et sans façon dans une indifférence de sable qui devient pour eux source de la plus grande perplexité.

En dépit des multiples images que peuvent se faire d'un campus universitaire ceux qui n'y ont jamais habité – toutes plus ou moins vraisemblables, toutes plus ou moins fausses –, l'espace du campus d'HEC Paris, dans la commune de Jouy-en-Josas, incarne quelque chose de cet espace pur. Non qu'il s'agisse d'un paysage désert (malgré ce que pourrait penser le rare promeneur endimanché). Mais il y a dans sa configuration une étrange austérité qui contraste avec la monumentalité hiérarchique que les films américains nous ont appris à prévoir dans ces occasions.

Le campus d'HEC, l'espace du campus, étonne d'abord par sa platitude. Aucun escalier ne monte au-delà du quatrième étage, et même pas dans les bâtiments principaux. Même « le Château », qui est plutôt un palais assez modeste par rapport à l'idée que le mot pourrait inspirer dans ce contexte et qui ne figure même pas sur le plan officiel du campus, est en retrait, presque caché en bas du plateau où se tient le reste des bâtiments. Si bien que, livrée à cette platitude, la vue n'a pas besoin de quitter le sol pour retrouver le ciel. Dans son trajet, elle ne se voit d'ailleurs pas capturée par une signalétique contraignante. Les indications visuelles dans le campus sont tellement minimales qu'on risque plus d'être suivi que d'être dirigé. Les parcours ne sont pas non plus essentiellement contraints par des galeries d'aucun type. Celles-ci restent trivialement confinées à l'intérieur des bâtiments. Trivialement, c'est-à-dire, par définition de ce qu'est un bâtiment, de ce qu'est une

galerie. Même les murs des bâtiments n'interdisent pas le passage. Une architecture gentiment moderniste, comme transpercée de cet espace lisse, fait l'économie des murs au rez-de-chaussée de telle sorte que peu nombreux sont les plus courts chemins qui ne se laissent pas confondre avec des lignes droites. Et lorsque les murs justifient les portes, les portes ne justifient pas leur forçage. Elles se laissent franchir sans effort, l'une après l'autre, et il faudra avoir un certain talent pour en trouver une qui cache un lieu entièrement inaccessible. Le bilan a de quoi déconcerter les champions des labyrinthes : on aura beau chercher des failles à l'intérieur de l'espace du campus d'HEC, la fatigue risque de l'emporter avant d'en avoir trouvé une.

À cette absence de frontières internes, déjà remarquable en elle-même, vient s'y ajouter une autre, encore plus prodigieuse. Depuis l'intérieur béant de son espace, le campus d'HEC se donne comme dépourvu de frontières extérieures. Non pas que le campus s'épande sur une étendue infinie qui engagerait la totalité du monde. Mais sur la scène imprécise de sa bordure il efface les contours de ce qui annoncerait la fin de l'ici et le commencement d'un ailleurs. Certes, le campus est pourvu d'une porte principale, qui ne serait pas concevable sans un seuil à franchir. Mais si elle est bien une porte d'entrée, elle n'est pas tout à fait une porte de sortie. Comme si elle était à une seule face. Dans la précarité insignifiante de son labeur, elle n'est aperçue qu'en arrivant de l'extérieur, et sa sobriété presque aberrante disparaît avec elle aussitôt franchie, comme par magie, pour devenir introuvable une fois les deux pieds (ou les quatre roues) glissant à l'intérieur. On ne s'étonnera donc pas si la plupart des habitants du campus n'est pas en mesure de rendre compte de la nature de ses lisières (murs, murets, grilles, palissades, grillages, rien du tout...?). La configuration de cet espace est telle qu'elle exempte systématiquement du contact direct avec tout pourtour tranchant, et repousse de manière indéfinie l'expérience des limites.

Cette absence d'obstacles dans les déplacements intérieurs et cette promesse d'une intériorité illimitée, forcent à reconnaître, bon gré, mal gré, que *le campus d'HEC constitue de manière essentielle un espace ouvert. Suspicieusement ouvert.*

De cette ouverture, les mathématiques modernes ont su donner le sens formel. Les ensembles ouverts, ou tout simplement les ouverts, sont à la base de ces

mathématiques des espaces purs qu'est la topologie. Dans la mesure où il se laisse définir (i.e. où il n'est pas donné axiomatiquement), un ouvert est un ensemble dont chaque point possède un voisinage autour de lui, aussi petit soit-il, qui est inclus dans cet ensemble. Autrement dit, un ouvert est un ensemble où il n'y a pas de points constituant une frontière (puisque tout voisinage autour des points d'une frontière contient des points qui n'appartiennent pas à l'ensemble dont cette frontière est la frontière, et cela par définition même de ce qu'est une frontière). Un espace ouvert est ainsi un espace sans frontières. Le fait remarquable est qu'il n'a pas besoin d'avoir une extension illimitée pour autant. Comme dans ces pavages d'Escher, où les motifs se rétrécissent au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du centre, de telle sorte qu'ils sont absorbés par l'infini avant d'excéder l'espace borné de la feuille. L'absence de frontières ne se confond donc pas avec l'illimité de l'étendue ; pour qu'un espace soit sans frontières, il suffit que dans la marche continue et incessante en direction d'un ailleurs on ne rencontre jamais un point de notre ici nous y donnant accès.

Paradoxalement, il n'y a que d'un espace ouvert que l'on ne sort pas. Étroitesse des esprits qui dressent des murailles et verrouillent des portes pour empêcher les fuites. Le campus d'HEC est si radicalement ouvert que toute issue devient impensable. Elle semble aussi être inutile. Il n'y a qu'à considérer l'ensemble de fonctions exercées sur cet espace pour réaliser que, grâce à son exhaustivité et sa complexion interne, aucune impulsion vers un au-delà n'est rendue nécessaire : enseignement, restauration, logement, sociabilité, loisir, oisiveté, récréation sportive, développement culturel, responsabilité civique, soins médicaux, pratiques religieuses, vie privée... tout y est, tout besoin trouve une place pour sa satisfaction à quelques pas de là où un autre besoin vient d'être satisfait, dans l'intériorité ubiquitaire du campus. On pourra objecter que l'achèvement de la scolarité témoigne d'un fonctionnement selon lequel l'espace d'HEC cherche et trouve sa propre voie de sortie. Mais c'est un fait connu de la scolarité française qu'on ne quitte jamais une Grande École puisqu'on ne cesse jamais d'en être l'élève, fût-ce l'ancien élève. Et même dans ce cas, la continuité n'est pas brisée puisque l'espace sur lequel ouvre cette voie de sortie (l'espace des finances et des entreprises) est un espace dont HEC fait toujours partie.

Si la nature d'un espace se mesure aux puissances et impuissances induites par les contraintes qu'il véhicule, cette sorte de « clôture algébrique » (i.e. le fait qu'aucun élément extérieur ne soit rendu nécessaire par les opérations propres au fonctionnement de l'ensemble du campus) s'ajoute ainsi à l' « ouverture topologique » (absence de frontières) pour définir la nature de l'espace du campus d'HEC Paris.

Les effets induits par cette nature ne sont pas négligeables. On a dit que l'espace d'HEC n'engageait pas la totalité du monde. Mais il n'en est pas tout à fait une de ses parties non plus, car en vue de cette configuration, sa connexion avec le reste du monde est hautement problématique. Il faudrait dire plutôt que dans son ouverture à la fois illimitée et bornée, dans sa clôture non fermée mais sans dehors, *le campus d'HEC fait monde*. Sans se confondre avec le tout du monde, sans en faire entièrement partie, *HEC est un monde à lui-même*, puisque grâce aux propriétés de l'espace qui le supporte, formelles mais bien sensibles, se déploie une intériorité autosuffisante depuis laquelle tout ce qui n'est pas elle ne se laisse pas deviner.

Autant dire avec Céline qu' « une fois qu'on y est, on y est bien ». Mais comment cela se fait qu'on y soit ? Dans un lieu où l'absence de frontières entraîne celle des portes, la seule possibilité concevable est d'y être *toujours déjà*. Cela est sans doute vrai pour nombre d'habitants de ces terres. Mais il ne faut pas oublier que la destitution des frontières est un effet induit par l'intériorité ouverte de cet espace à extension après tout finie. Et si un dehors de cet espace est inconcevable, voire impraticable pour ceux qui y sont, ce n'est pas pour autant qu'un dehors n'existe pas.

La topologie suggère encore un fait remarquable à cet égard. Elle stipule que le complémentaire d'un ouvert est un fermé. Ce qui veut dire que si un espace est privé de sa frontière, le reste de l'espace, c'est-à-dire son dehors, contient bien la frontière derrière laquelle celui-là s'ouvre. On ne sort peut-être pas d'un espace ouvert, mais on n'y entre sans doute pas non plus sans percer d'une manière ou d'une autre les multiples frontières des mondes qui nous séparent de lui. Il suffit de songer à cette voie d'accès privilégiée aux Grandes Écoles que sont les concours d'entrée. Il en va des concours comme de la porte principale du campus : ils se dressent comme une barrière devant le prétendant n'arrivant pas à les percer, ils disparaissent aussitôt derrière ceux qui ont eu la vertu de les franchir, et il n'y a jamais eu de concours de sortie.

Mais qu'est-ce que l'artiste et le philosophe peuvent bien faire à l'intérieur d'HEC ? Glissant sans savoir très bien pourquoi au long de cette surface trop lisse pour qu'ils puissent y trouver d'adhérence, *ils cherchent une issue*. Armés de cartes et de boussoles précaires, distinguant comme à tâtons des dimensions possibles pour se repérer dans cet espace, ils errent à la recherche d'une faille par laquelle rejoindre un ailleurs. Ils disposent pour cela d'un instrument décisif, à savoir de l'image de ce monde comme espace limité et particulier ; image qui, comme celle de la rondeur de la Terre, n'est qu'un privilège du dehors. Aussi, les différentes interventions des artistes sur le campus d'HEC peuvent être vues comme autant de trous percés dans les multiples dimensions de l'espace ouvert du monde HEC, par lesquels une image de ce monde limité par le recul est offerte en abyme comme témoin d'un dehors, et comme porte y donnant accès.

Mais l'ironie veut qu'aucune porte de sortie ne soit possible sur cet espace sans être d'abord une porte d'entrée. La complémentarité problématique entre cet espace et son dehors fait qu'il n'y a qu'une seule frontière qui puisse être percée, et elle n'appartient qu'aux mondes de ceux qui n'y sont pas. Aucune image extérieure d'aucun philosophe, d'aucun artiste, ne pourra jamais trouver de prise sur cet espace si elle n'y force pas son entrée en brisant les frontières et les limites qu'artistes et philosophes incarnent. Après quoi ces images risquent de changer entièrement de nature jusqu'à devenir méconnaissables. Toute reconnaissance des formes, toute fixité des idées sera dès lors l'indice certain d'être resté à l'extérieur.

Des habitants des terres arabes devant le visiteur étranger, Borges ne nous dit rien. On peut facilement imaginer néanmoins que leur intérêt comme leur raillerie ne menacèrent jamais leur totale indifférence. En revanche, le roi des babyloniens et des labyrinthes, relâché au milieu du désert sans bords, mourut de faim et de soif. Que la gloire soit avec ceux qui ont le courage de traverser les entrées, et la vertu de construire des issues.